

LOÏC MERLE

Provinces de la nuit

roman

ACTES SUD

à la mémoire de Doatée

*Au sein de la nuit heureuse,
En secret – car nul ne me voyait,
Ni moi je ne voyais rien
Sans autre lumière ni guide
Hors celle qui brûlait en mon cœur.*

JEAN DE LA CROIX

*Car la passion, comme le crime, ne s'accommode
pas de l'ordre normal, du bien-être monotone
de la vie journalière, et elle doit accueillir avec
plaisir tout dérangement du mécanisme social,
tout bouleversement ou fléau affligeant le monde,
parce qu'elle peut avoir le vague espoir d'y trouver
son avantage.*

THOMAS MANN

I

Poursuite
(1997-2001)

Première scène : il n'y avait pas si longtemps que nous marchions d'un même pas. L'air était bon, neuf. Nous ne parlions pas sérieusement. M'approchant de son rire je l'ai enlacée, et puis nous n'avons plus parlé. Enfin réunies, les deux parties du tout. Côte à côte : la hanche épousant le flanc, et ses bras prenant la mesure exacte de ma taille ; face à face : son genou calé entre mes cuisses ; constamment nos doigts noués. Nous avons fini par trouver le lieu de notre amour, assis contre un mur sur un trottoir sale. À la vue de tous. Les rues de la ville convergeaient vers nous, et les constellations nous couronnaient de leurs pointes, et les nuances du noir se dévoilaient et la lune témoin, et la nuit était un drap que nous avions soulevé. Légère brise. Sa salive avait un goût de menthe. Elle a caressé un moment mon dos, ma joue comme ses propres enfants. Les rares passants, les voitures ralentissaient en arrivant à notre hauteur. C'était bien leur tour. Moi rien ne m'a intéressé, pendant ces heures où naquirent et vécurent des mondes, que l'eau de sa bouche et de ses yeux.

Après tant d'années, je suis de retour chez moi. Rien n'a changé : le laurier continue d'étouffer ma maison d'enfance, le jardin, les souvenirs ; la terrasse fragile domine encore sa pente et, plus bas, le quartier terminant la ville de C. comme une main paralysée. Cependant, par-delà la cime des arbres secs en bord de rivière, la ruine d'un paysage dépourvu de grandeur semble s'être accélérée en mon absence, ridant les murs des ateliers,

encourageant le lierre et découvrant le squelette des usines où, chaque crépuscule, le vent d'autan s'engouffre, soulève la poussière et un chant lugubre qui montent jusqu'à mon balcon, m'invitant sans ménagement à rentrer.

À l'intérieur tout est demeuré en l'état. Je me fais l'effet d'un gardien de musée, tournant en rond, réticent à retrouver à l'étage mon lit étroit d'adolescent, sa solitude particulière et ses insomnies. Alors, depuis peu, plutôt que de ressasser des idées noires qui me poussent à croire qu'aucune aube ne viendra jamais, je me relève après minuit pour m'installer dans l'ancienne chambre de mes parents, et préparer mes cours. Quand, vers deux ou trois heures du matin, le sommeil me rattrape enfin, redoutant de m'allonger sur le vieux lit, dans l'odeur aigre, je m'installe dans le fauteuil de mon père, et je ferme les yeux un moment. Ma place est désormais ici, à droite des croisées, un refuge dans l'angle garni d'un secrétaire et décoré de quelques versos de cartes postales, de quelques photos jaunies et reproductions de tableaux accrochées au mur, de telle sorte que, lorsque je lève la tête de mes papiers, un panorama entièrement connu s'étale devant moi. Et c'est seulement là, dans un silence profond, lorsque tout paraît immobile, que je parviens à m'apaiser et que, de temps à autre, évitant par la fenêtre l'hostilité froide des lieux au-dehors, je m'autorise à fixer les ténèbres du ciel d'hiver à travers la lucarne du toit ; là, dans les limites du cercle d'une faible clarté dispensée par ma lampe, qu'il m'est permis de me laisser aller à sonder le passé, parfois ressassant les échecs et les regrets, et parfois renouant avec les instants de grâce, l'amour vrai et les quelques nuits qui m'ont procuré autrefois ce que le jour n'a jamais daigné m'offrir.

Pour rejoindre sa chambre je devais attendre le soir, me faufiler derrière des piliers de béton en rasant les murs comme dans le Bagdad des *Mille et Une Nuits*, puis, laissant à gauche la cour d'honneur du lycée, je prenais l'unique escalier accédant au deuxième étage, où se trouvait la partie rénovée de l'internat. Au 201, l'habitude était de frapper trois fois ; je ne me souviens pas que, absente ou fâchée, Réa ait jamais manqué d'ouvrir ;

et je n'avais pas à attendre longtemps avant que sa silhouette s'incruste dans le cadre de la porte, noir brillant de son propre éclat dans la lumière rouge et or.

Dès son arrivée à C., quelques jours après la rentrée de terminale, toutes sortes d'histoires avaient couru à propos de Réa Nuri : avancée, surdouée, ce que semblait attester sa petite taille, ses cheveux d'ange, le bel ovale régulier et dépourvu de cernes et jusqu'au teint frais, brillant, qui lui faisait une tête de poupée vernie ; certains la croyaient orpheline, d'autres la soupçonnaient d'être une de ces mineures émancipées à la vie difficile, prenant pour preuve de ce qu'ils avançaient les deux cicatrices qui barraient sa tempe gauche et son menton. De l'avis général, elle venait de cette grande ville qui, suivant qu'on se figurait notre campagne comme un abri ou, au contraire, comme un exil, tenait du rêve ou du repoussoir.

Au bout d'un trimestre, son mystère demeurait entier. Réa ne se mêlait pas aux autres, ne fréquentait pas les fêtes ou les cafés et, bien qu'elle parût toujours ouverte, agréable, riant volontiers aux plaisanteries plus ou moins intéressées durant les interclasses, elle se volatilisait sitôt la fin des cours et restait introuvable jusqu'au lendemain matin, huit heures. Je ne me rappelle plus à quel moment, sans rien savoir à son propos, sans qu'elle me plaise vraiment, j'ai commencé à être obsédé par Réa, l'épiait, surveillant en classe ses moindres faits et gestes ; quand, exactement, j'ai décidé de la suivre dans l'espoir de l'aborder, puis de plonger avec elle dans son terrier. Et j'ai oublié, comme il est courant lorsqu'on veut se remémorer l'origine superficielle, uniquement physique d'une attirance, et ces mois solitaires à vouer un culte à l'un ou l'autre des détails d'une apparence (la peau veloutée, un grain de beauté à la base du cou), quel stratagème j'ai utilisé, à la fin de l'automne, pour pénétrer dans la partie des bâtiments qui m'était normalement interdite puis, feignant de la croiser par hasard devant sa porte, m'imposer le cœur battant dans sa chambre que je ne m'étais jamais figurée que comme une caverne sombre et remplie de trésors.

Je n'ai pas dit grand-chose, la première fois. Je suis resté debout. Le soleil battait aux carreaux comme une tempe, m'éblouissait. Assise sur son lit Réa m'a fixé longuement sans ciller, m'examinant des pieds à la tête d'un air dédaigneux, ses jambes largement écartées. Puis elle s'est allongée sans plus s'occuper de moi, se souciant peu, apparemment, que je tente un geste vers elle ou que je m'en aille, prenant des notes et consultant ses livres étalés parmi les draps défaits. Ne sachant quoi faire pour rester sans la déranger, et croyant pouvoir forcer, pour ainsi dire à moindres frais, l'intimité de cette fille que je voulais posséder sans prendre le temps de la connaître, je me suis penché vers les étagères de sa petite bibliothèque pour lire des titres dont la plupart m'étaient alors inconnus, comme entêtés à me refuser la clé de son cœur. Je croyais encore pouvoir faire l'économie de ces sujets que notre âge évitait d'aborder, l'envie d'en finir jeune, la peur du ridicule, la confession des doutes et les colères un peu surjouées, un peu rose bonbon, c'est-à-dire, en somme, tout ce qui aurait intéressé Réa. C'est pour cela, sans doute, que la conversation inaugurant notre relation se résuma à une question que je posai dans la précipitation, juste avant la sonnerie, sur les raisons de son arrivée à C., dans cette partie de la montagne à ce point reléguée, ajoutai-je pour la forme, qu'on avait l'impression d'y être enterré sous plusieurs tonnes de terre. Les yeux baissés sur ses écritures, hochant la tête, Réa avait fini par répondre que je ne devrais pas parler sans savoir.

J'ai dû trouver une deuxième question, la bonne ; et, pour la dire comme il convenait, patienter jusqu'aux jours couchés tôt, lorsque le froid vous pousse dans les bras qui étreignent bien, vers la chaleur des mots simples par lesquels on se livre à quelqu'un d'autre, supporter aussi les imperceptibles mouvements du cœur, les avancées et les reculs et le temps qui passe sans qu'on paraisse avoir jamais rien obtenu de l'autre. Aux grandes lumières de la conquête, j'ai dû préférer la pénombre adulte où Réa se plaisait, et où, comme je le pressentais déjà, peut se recevoir, selon les caprices d'une fortune imprévisible, aussi bien que l'amour, l'humiliation de ne pas être aimé.

D'abord elle m'apprit à ne pas parler des gens et des choses avant de les avoir vus, sentis – avant de savoir.

Alors ne rien dire, ne pas parler en goûtant tout ce qu'elle m'accordait enfin, le bonheur de rester allongé immobile près d'elle, et ce sentiment vif, recherché en vain depuis, de me trouver au centre du monde.

En général, je lui laissais toute la place dont son agitation continue avait besoin, et dans ma position précaire et inconfortable je dormais mal, d'autant que, durant les premiers mois, le plus léger contact me troublait si fort qu'il me tenait éveillé dans l'attente d'un baiser, d'une caresse. Jamais plus pourtant je n'ai éprouvé cette sensation de sécurité totale et de repos, que pendant les nuits (vingt ? trente ?) passées à ses côtés dans son lit étroit et grinçant. Souvent, je me réveillais à l'heure la plus noire, dévisageant un moment Réa avant de comprendre que je ne rêvais pas. Puis, dans un demi-sommeil, je me tournais vers les rideaux qui soupiraient et, se soulevant, laissaient voir par leur embrasure l'obscurité enflammée d'étoiles et la cathédrale dressée, prolongeant les toits et montant la garde.

La ville de C. n'a jamais compté plus de dix mille habitants. La première implantation remonte vraisemblablement au Néolithique, mais il ne subsiste de ces origines nébuleuses aucune légende de fondation, aucune trace documentée sinon celle, indirecte, énigmatique, de quelques dolmens et des centaines de crânes trépanés dispersés dans les collines environnantes. De ce qui ressemble à un brouillard s'appesantissant durant les millénaires d'un lent commencement, il ne nous est parvenu guère plus qu'une histoire : un improbable martyr chrétien lors du raid d'une peuplade païenne, dont la cruauté, les circonstances sanglantes, et jusqu'à la hauteur de laquelle le saint fut précipité dans un tonneau à clous, ne cessèrent de grandir et de grossir à mesure que C. affirmait sa propre identité, peut-être moins dictée par le cours des événements que par l'impossibilité d'obtenir la place, plus enviable, de bastion de la foi.

C'est au Moyen Âge que la ville connaît son plus bel essor, dans le sillage des pèlerins et du commerce favorisé par la paix de Dieu, sous la coupe despotique des évêques. De cette époque sont issus le centre-ville tel qu'on peut le parcourir encore aujourd'hui, préservé à l'identique, la cathédrale gothique dont l'ocre et l'ombre écrasent toujours la cité, ainsi qu'un blason, soleil rayonnant dissipant l'obscurité sur fond d'azur. Mais la suite ressemble à une lente dégringolade du sommet où l'avait portée la religion, au cours de laquelle, par désespoir ou par dépit, C. tourne résolument le dos à la modernité, s'accrochant à la recette de sa brève période d'expansion en ne songeant plus qu'à se défendre, dans les cinq derniers siècles, des malheurs qui pouvaient la frapper, et la frappaient en effet : peste, Révolution, faillite de l'industrie textile, exode rural, désertification. Ceci semble expliquer, d'une part, le faible développement urbain au-delà des remparts, bien que C. concentre les principales activités de son département ; d'autre part la dureté, la rude franchise et la fureur obsidionale de ses habitants qui dressent, plus sûrement que les plateaux calcaires et une terre inculte plantée de genêts et de sapins, des barrières infranchissables entre la petite ville nichée au creux d'une vallée étroite, et le reste du pays.

Dans le noir seulement, une fois le verrou de sa chambre tiré, elle me faisait à voix basse des révélations étonnantes, *Je ne te mérite pas, Tu es si bon*, éclairant ainsi des qualités, des capacités dont je n'avais pas connaissance, qui étaient probablement de son invention mais dont elle me faisait don comme d'une cicatrice qui marquait le corps et l'âme, Réa : réserve inépuisable de générosité pour qui parvenait à la séduire. Moi, je n'étais pas encore assez solide pour l'aimer sans lui être soumis, pour lui résister et m'imposer davantage, tellement jeune, creux et ébahi d'être désiré que je ne sentis même pas que je me coupais de tout et des autres – qu'elle devenait mon unique source de plaisir et ma drogue favorite pour laquelle, j'en étais persuadé, n'existait aucune addiction, ni abus ni excès.

Jusqu'à peu, un oubli complet frappait d'interdit les veilles passées à contempler la nudité de Réa, et je n'étais même plus en mesure de me consoler des avanies du présent en me rappelant son visage, la forme de son nez ou la minceur des lèvres, son ventre, ses seins ou tout autre de ces merveilles qu'au début de l'année 1997, lui consacrant l'ensemble de mes nuits c'est-à-dire, en vérité, toute mon existence, j'étais le seul à détenir.

Mais dernièrement, en fait depuis mon retour à C., m'enfermant, ne fréquentant personne à part mes propres enfants et faisant par ailleurs, au sujet de Réa, des rêves pénétrants dont l'influence occulte s'est étendue sur mes journées, j'ai pu avoir le sentiment, comme certaines scènes tirées de mon amnésie prenaient successivement la lumière puis retournaient à l'obscurité, qu'un passé oublié me signalait l'inanité de ma vie actuelle, m'accusait. Au moins, ce retour non désiré de la mémoire avait eu le mérite de me rendre les yeux de Réa, l'azur grisé, troué d'une pupille noir chocolat et presque constamment dissimulé derrière des mèches qui, l'hiver, fondaient à la pointe et adouciaient un regard de fauve – voilà le butin dont je dois me contenter, vingt ans après, qui suffira peut-être : la carte, la mappe-monde de ses yeux.

Car les preuves matérielles de l'amour, les papiers portant le tampon du vécu qui me feraient déclarer bon pour le service d'une nouvelle affection, d'un nouveau départ, me manquent ; de Réa, étrangement, je ne possède plus aucune photo. Mais j'ai encore devant moi tandis que je rédige mes cours de collège, en plus des quelques images mentales, changeantes suivant les époques et les saisons, qui font émerger ses traits comme s'ils s'extrayaient brièvement des eaux noires du détachement, ces reproductions que Réa prisait, ces classiques de la peinture auxquels j'ai comparé si souvent mes propres souvenirs qu'ils se confondent, désormais. Et il m'arrive encore de tressaillir en croyant déceler son portrait craché dans telle Vierge contrariée par l'Annonce de Fra Angelico, telle nymphe de Botticelli, tel ange de Masaccio chassant Adam et Ève du paradis, glaive à la main ; en découvrant que le but de siècles d'art fut de la conserver à l'esprit sous l'aspect d'une statue d'autel, vivante et fraîche

comme le marbre, ma petite chérie, mon premier et seul amour, ma pierre précieuse, ma clarté verte.

Après quelque temps d'une relation qui rendait le reste de la vie fade et accessoire, Réa déclara vouloir changer d'air, sortir du lit où j'avais l'impression de pouvoir passer l'éternité avec elle, sortir. Déjà, le bac en poche elle réclamait de quitter C., découvrir avec moi d'autres lieux et d'autres têtes, si je la comprenais. Et, à la fin de l'été 1997, elle m'annonça sa décision de s'installer à Paris. Elle ne me demandait ni de la suivre ni de rester. J'avais dix-huit ans. Elle, à peine dix-sept.

Ne refuse pas tout de suite, me suis-je dit, ne la laisse pas s'en aller par orgueil, par peur du changement, par fidélité à un enchantement qui n'aura duré que quelques semaines, et auquel C. et ses habitants n'ont pris aucune part.

Surtout, surtout ne te prononce pas avant d'avoir vu et senti, avant de savoir.

D'abord notre quartier général ce fut, à la suite de notre emménagement, une brasserie au coin de la rue, où nous prenions souvent nos aises après avoir fait l'amour, fumant une cigarette, buvant un café en terrasse, humant l'air lourd, chargé de promesses, qui formait le substrat naturel de Paris. Puis des bars associatifs que Réa dénichait au fond d'immenses friches, le long du canal Saint-Martin, et que fréquentaient des gens impeccablement vêtus quelle que fût leur pauvreté, désinvoltés et brillants, profitant de leur jeunesse comme d'une rente, et qui paraissaient à ce point différents de moi qu'ils ne m'étaient pas d'un abord facile, mais à qui Réa s'adressait au bout d'une minute comme si elle les connaissait depuis toujours. Je ne venais que pour lui faire plaisir ; je n'étais pas certain de lui faire un grand plaisir en venant juste pour garder un œil sur elle. La plupart du temps je m'ennuyais ferme, au cours d'après-midi interminables à La Laverie, à l'Appel Général, tandis que

Réa, moitié serveuse, moitié gérante, passait me voir entre deux coups de main au comptoir pour s'assurer que je ne manquais de rien, m'encourageant à réviser, puisque je ne voulais pas prendre part aux discussions. Cependant je crois n'avoir jamais réussi, dans ce genre d'endroits qui respiraient l'intelligence, mais n'en faisaient guère le commerce, à lire autre chose que des romans. Un des auteurs que je prisais le plus à ce moment, comme je sentais que, au lieu de grandir et mûrir au contact de Réa et de Paris, je restais profondément adolescent, était Ernest Hemingway dont, soit parce qu'il me désignait le patriotisme sexuel, la voie virile à suivre pour tout ce qui concernait Réa, soit en raison de coïncidences réellement troublantes entre nos deux vies, j'appréciais à nouveau les récits et la langue triomphante qui me remuaient et me tiraient des larmes. Comme avec un guide ou une bible, j'avais l'impression de trouver tout ce dont j'aurais jamais besoin dans *L'Adieu aux armes*, dans *Pour qui sonne le glas* ou *Paris est une fête*. Ce dernier ouvrage notamment, somme des souvenirs d'Hemingway dans la capitale, m'encourageait à considérer les bistrotts, les amis, les femmes et même l'écriture à la façon d'un Américain, comme autant d'utilités.

Je me souviens aussi du Beyrouth, que Réa n'aimait pas. Par bien des côtés, ce bar lui rappelait la chambre d'interнат où, durant des mois, nous n'avions été pour rien ni personne. C'est pourtant Réa qui avait découvert le Beyrouth en haut de la rue de Belleville, façade sans enseigne et sans autre apprêt que le bleu nuit constellé d'insectes de la porte blindée. Le lieu m'avait tout de suite attiré : le sol collant, les verres ébréchés et les tables bancales, et la décoration profuse évoquant à la fois l'Ouest américain et la Kabylie du propriétaire, ensemble qui faisait l'effet de ces parois de grotte sur lesquelles un ermite aurait exposé mille facettes de sa personnalité. Sous les plafonniers ne dispensant qu'une lumière de pacotille, le visage de Réa avait pris une teinte cuivrée, et la manière dont ce soir-là elle me donna sa bouche puis, une fois rentrés chez nous, tout le reste, me poussa à croire que, plus que l'ivresse, plus encore que l'extrême sollicitude du patron, toujours sympathique avec les nouveaux venus et qui me réclama par la

suite, chaque fois que je venais sans elle, des nouvelles de Réa, c'était ma seule présence, exaltée et magnifiée par l'atmosphère du Beyrouth, qui était cause de son allégresse en produisant sur elle, à la manière de certaines herbes à brûler, de certaines fumées denses propices aux apparitions, des effets magiques et insoupçonnés.

Par mesure d'économie j'évite d'allumer le radiateur de la grande chambre, et, un peu avant que ne sonnent deux heures au clocher, je dois interrompre le cours de pensées entièrement tournées vers mon passé pour remuer, marchant du placard à la fenêtre en bâillant puis sortant d'un tiroir la couverture usée qu'autrefois ma mère laissait dans la voiture en cas d'arrêt imprévu, et qui exhale encore, sur mes épaules, la senteur écœurante des plages arrière. Souvent, un vertige me contraint à m'asseoir sur le lit, la tête égarée entre mes mains froides, haletant et tentant de recouvrer mes sens comme ces plongeurs remontés trop vite, ou comme ces baigneurs emportés vers le large et qui, plutôt que de lutter sans succès contre le courant, s'aperçoivent qu'il vaut peut-être mieux renoncer et s'en remettre à la providence. M'allongeant, j'ai d'abord l'impression d'être pris dans des flots tumultueux, entouré par les souvenirs de jeunesse qui font cercle autour de moi, et s'apprêtent à donner l'assaut final. Cependant, une fois ma tête posée sur l'oreiller, j'éprouve un certain répit à fixer le plafond tel un ciel rapproché, amical, surnageant dans cette mer incertaine où tout se vaut, où tout est disponible, la surface comme l'abîme duquel une vision vieille de deux décennies peut émerger tout à coup, et, nous ramenant moins vers les jours morts qu'elle ne s'accommode de ce que nous sommes, de nos postures, de notre manière de vivre, passer pour une bouleversante nouveauté.

Et maintenant j'entends l'eau couler, comme si c'était hier je la revois, semblable et pourtant tout autre, au travers des parois opaques de la cabine quand, se douchant au milieu de

la nuit, elle se penchait pour savonner sa jambe droite tendue ; quand elle effleurait de la main les volutes de poussière nouées autour de quelque trait de lumière tombant ; quand elle riait aux éclats, éméchée, atteinte, plissant ses yeux tatars ; chaque fois qu'elle dansait et paraissait grandir, grandir. Quand, rarement, elle comptait sur moi. Et quand elle avait l'air d'avoir cinquante ans, trônant assise en tailleur dans son fauteuil préféré, ou debout pour boire, m'embrasser sur le trottoir, conservant un port de reine jusqu'au bout de ses cuites parce qu'il aurait été inconvenant de tomber face contre terre, de se pencher pour vomir dans les rues de son éden parisien.

Je ne me rappelle plus ses pieds. Ils devaient être petits. Le gros orteil était trop volumineux il me semble. Elle s'épila rarement, et, à cause de genoux cagneux, de sa peau desquamant chaque hiver, elle ne découvrait pas facilement ses jambes. En remontant tout chez elle était lisse, bien formé, et j'aimais contempler comme des lignes idéales la courbe de ses hanches, le ventre rebondi, l'abricot du sexe qui paraissait glabre, mais pas le dos excessivement musclé, les reins creusés d'avoir vécu une autre vie avant même de me rencontrer. Des seins parfaits s'ils demeuraient sous un tee-shirt, un pull moulant, mais que, presque tout au long de notre relation, elle a obstinément couverts de vêtements informes qui effaçaient sa poitrine. Ses bras étaient courts, musclés, elle avait de la poigne et ses mains n'étaient pas faites pour la tendresse, plutôt pour les saluts francs, pour les retrouvailles enjouées de l'amitié. Les épaules les plus gracieuses qui soient, deux sphères confluant par ponts de liane vers le cou de madone, le visage d'ange en mission : menton légèrement fendu, bouche en retrait dans sa face de lune, comme un mince trait de sang, les dents les plus blanches, la langue la plus rose, des joues que l'émotion davantage que l'effort marquait d'un début d'incendie, le nez droit terminé par des rondeurs, la surface du front comme un lac calme, troublé seulement par la cascade blonde des cheveux, tombant ou s'ouvrant sur les yeux pochés qui semblaient ne se poser sur moi que par le plus grand des hasards, comme, dans l'art italien renaissant, ces portraits de trois quarts qui, s'arrachant à leur contemplation du vide, se

tournent un instant vers nous et nous jugent sévèrement, ne parvenant pas à comprendre, depuis leur piédestal, leur postérité d'huile craquelée, que nous n'aspirions pas comme eux au sublime et à la vertu.

Aspiré par sa beauté et quelque chose d'autre, je me vois encore suivre résigné, poursuivre Réa sur cette rive gauche de l'Arno qui n'était plus tout à fait la Florence dont j'avais rêvé avant notre voyage de l'hiver 1998, épargnée par le présent et dévolue au regard ; par amour pour elle, j'ai accepté la déception d'une place déserte dans un quartier périphérique, presque entièrement cernée de voitures, au fond de laquelle survit la façade nue d'une église de pierres et de briques brutes. Le but de toute cette fatigue était une méchante porte dérobée sur la droite, au bas d'un immeuble de trois étages, qui contourne la nef surchargée de Santa Maria del Carmine et donne, au bout d'un tunnel en pente, sur un cloître gardé par quatre cyprès, puis, au bout de deux salles, à la Capella Brancacci proprement dite où, immédiatement à gauche de l'entrée, dans la pénombre où on cherche à tâtons l'éclat du trésor promis, se trouvent les fresques parmi les plus belles jamais peintes.

Des douze parties qui le composent, les éléments les plus émouvants du décor sont assurément ceux de Masaccio, dont le réalisme confère à ces *Histoires de saint Pierre* les apparences du quotidien. Devant le néophyte tremblant de froid en attendant le baptême, ou cet estropié espérant un miracle dans *L'Ombre de saint Pierre guérissant les malades*, devant cette eau qui coule sur un front incliné et perle au bout des mèches comme si elle gouttait réellement du mur, ou même au bas de cette Ève en pleurs que j'ai longuement contemplée, par-dessus la couronne blonde de Réa, couvrant de ses mains son pubis et ses seins, on peut non seulement ressentir, jetant un pont par-dessus les siècles, la continuité effarante des souffrances de l'humanité, mais aussi, à certaines représentations de Pierre plié en deux pour ramener son filet, emporté contre un collecteur d'impôts ou, exalté par le pouvoir qu'il tenait de Dieu, ignorant les mendians réclamant l'aumône, ce que pouvait être l'amour d'un

homme ordinaire, lourd de sa chair et d'un sang bouillant, pour un envoyé du ciel, ce Simon-Pierre qui contestait Jésus, le réprimandait pour son pessimisme, doutait de ses miracles et finit par renier à trois reprises, afin de sauver sa propre vie, son maître sur le point d'être crucifié, mais qui, malgré ses fautes ou peut-être grâce à elles, en récompense de sa ferveur de zélate qui ne faisait pas de différence entre attaquer Jésus et le défendre, fut élu entre tous les disciples, le favori et bien-aimé du Christ.

Pendant les quatre années que j'ai passées auprès d'elle, où que je pose les yeux Réa apparaissait en transparence, et les autres, je les considérais selon qu'ils débordaient ou non sa silhouette idéale, un peu comme ces appareils des photomaton qui refusent de déclencher tant que le visage ne s'est pas inscrit dans un ovale aux dimensions officielles, d'État. Et, de la même façon que, au cours des quelques balades que nous avons faites ensemble, Réa avait contribué à changer mon regard sur C., puis sur Paris, en comparant telle colline aux épaules massives de son grand-père, tel monument intimidant que l'histoire avait pourtant déjà largement consacré, à la modeste maison de campagne qu'elle disait avoir fréquentée durant son enfance, il arriva que l'étalon dont je me servais pour mesurer toute chose, et qui consistait surtout à déterminer si Réa l'aurait appréciée, modifie mon regard et, partant, transforme la réalité autour de moi, au point que je dédaignais les occasions de m'amuser quand elles s'annonçaient indignes des nuits d'amour que nous avons vécues. Assez vite, je ne fus plus capable de distinguer mon opinion, ma sensibilité de la sienne ; après elle, je n'ai plus conçu l'amour que comme une adoration, pour laquelle bien aimer signifiait d'abord s'agenouiller, puis, les yeux levés, tendre la main en espérant saisir un morceau de lumière solide, comme un petit bout de joie sans mélange arraché ici-bas.

Dès son arrivée à Paris, Réa s'était mise à flotter, trouvant d'emblée sa place, quelques centimètres au-dessus du sol, entre deux pièces, entre deux cours, entre la découverte de ses pouvoirs

et l'étude, insaisissable. Elle posait un regard curieux sur ce qui l'entourait lorsqu'elle descendait la rue de Belleville, sur moi quand je traînais, désœuvré, dans notre appartement, sur ces quantités inouïes de bonheur et de drame qui se trouvaient maintenant disponibles, offertes, mais auxquelles je ne parvenais pas à m'intéresser.

Son air avait quelque chose d'angélique. Non pas seulement quand, sous la pluie, ses cheveux semblaient avoir été plaqués en arrière, frisés par un grand souffle mystique, ou quand elle penchait légèrement la tête sur le côté en vous fixant sans ciller, déjà ailleurs : elle demeurait un ange dans le plus commun des gestes, dans l'abandon de la nuit surtout, et même pendant les crises qu'elle survolait, lorsqu'elle se moquait de mes efforts pour la ramener sur terre. Peut-être était-ce sa blondeur qui variait peu, brillait sans été, la blancheur permanente de sa peau, les joues rehaussées d'un rose tendre, le cou d'une maigreur anormale, ou bien son genre indéterminé, les muscles saillants, ou encore la bouche dessinée par une instance inhumaine, qui l'avaient consacrée. Et comme elle était inaccessible et glaçante tandis que, presque en transe, elle se consacrait à sa tâche, ne semblant plus voir que des nuées, et, par-delà, des préoccupations élevées qui m'étaient hors d'atteinte, comme tout ce qui se prétendait pur et univoque.

Je redoutais le jour où elle retournerait d'où elle était venue, disparaissant comme un rayon de soleil se rétracte.

Comme il était difficile de garder un ange pour soi ; presque toujours elle m'échappait pour un rendez-vous, elle devait soutenir un ami tombé en dépression, motiver un camarade de classe, aider les démunis, démontrant un sens pratique et un souci des réalités qui me manquaient cruellement mais la faisaient multiplier les miracles, sans que cela semble l'affecter ou lui causer la moindre émotion, comme si, perçant les gens à jour elle ne retenait que leur détresse, le besoin qu'ils avaient d'elle, négligeant, chez eux plus encore que chez moi, les qualités, la tendresse et la bonté qui auraient pu la récompenser de son dévouement, comme ces médecins pour qui la guérison d'un malade n'est jamais que la conséquence accessoire de leur connaissance du corps, ou comme ces artistes sans autre œuvre

que leur propre existence, davantage dévoués à l'exercice de leur art qu'à ses effets. Avec un peu de perversité, l'envie irrésistible de la faire déchoir et de l'attirer dans ma boue, dans ma nuit, j'essayais bien de la ramener à moi, de la cloîtrer un moment pour lui faire part de mes petites réussites, et de ce que, en moi, j'avais tenté d'améliorer en suivant son exemple. Alors les yeux de l'ange s'arrêtaient sur ma personne, souriaient, pendant des heures ne se détournaient pas ; voyaient plus loin cependant, ou plus clairement, ou plus profondément, sans que l'explication de ce qu'ils avaient perçu ne suive jamais, comme si certaines vérités hautes étaient incommunicables, trop pénibles, impersonnelles pour la piétaille à laquelle je n'avais jamais cessé d'appartenir ; comme si notre amour n'était pas le fin mot de sa religion à elle, mais un pis-aller terrestre, périssable, une croyance frelatée de sourds et d'aveugles.

Son corps d'ange pourtant je savais l'avoir ému, en créature qui ne parvenait pas à s'accommoder de la crudité du jour.

Mais peut-être son plaisir ne concernait-il qu'une mince partie d'elle-même, abandonnée aux chiens, tandis qu'elle montait au ciel par d'autres moyens, seule – je ne la possédais jamais totalement, et elle ne prenait même pas la peine de me le cacher.

De cet être surnaturel, je n'ai rien obtenu qu'une présence éthérée, le privilège de côtoyer son aura que je n'ai pu m'approprier mais qui, ainsi que le font communément les origines, le sexe, le lieu de résidence, les classes sociales et un soleil trop intense, m'a flétri d'un stigmaté que je porte toujours.

Au-delà du centre historique, plusieurs parties de C. sont de contour mal défini, leurs bases épousant, depuis la boucle de la ville médiévale, les méandres de la rivière. Ces quartiers se sont constitués le long de deux fortes pentes où des lotissements de pavillons montent au sud jusqu'à la limite des bois, de la prison et de l'ensoleillement, s'étalant au nord de manière anarchique, sans qu'aucune planification ne parvienne à freiner l'appétit de terrain des nouveaux arrivants. Mais, contrairement à sa réputation qui continue d'attirer les familles en quête d'un habitat individuel agrémenté d'un jardin, C. comprend

beaucoup moins de maisons que d'appartements, ce qui, dans une commune aussi rurale, ne laisse pas d'étonner. Surprenante aussi, la présence sur son territoire de quelque vingt pour cent de logements type HLM. À défaut d'obéir à une quelconque volonté publique, les axes de développement de la ville dans ses hauteurs suivent strictement le tracé de cinq routes principales, autour desquelles se sont formées cinq taches distinctes : la Vabre au sud, Vallée-Croix, Montausier et la Vignette au nord, la ZAE et base de loisirs à l'ouest, et, à l'est, les Petites Fontaines.

Ce dernier quartier, considérablement moins étendu que les autres, est l'unique exemple dans le département d'un grand ensemble d'habitat populaire, essentiellement locatif, privilégiant la hauteur. Situées à proximité du centre, mais comme à l'écart, sur les contreforts d'un plateau où s'est heureusement trouvée la place, entre les barres d'immeubles et les forêts impénétrables, d'aménager un terrain de football, les Petites Fontaines sont confrontées à des taux de chômage et de pauvreté très supérieurs à ceux du reste de la commune, ainsi qu'à des faits de criminalité qui, au cours de l'année 2015 par exemple, suivant la malheureuse affaire de vol au tabac-presse, ont fait grimper de cent pour cent les chiffres de la délinquance. Pour des raisons d'ordre historique et économique, le quartier est traditionnellement le lieu où se regroupent les travailleurs immigrés venus du Maghreb, du Portugal et d'Espagne et, dans une proportion moindre, d'Europe de l'Est. Il est à noter que, parmi ceux-là, une majorité finit par demeurer sur place, appréciant à la longue, en partie grâce à la rénovation urbaine engagée depuis les années 2010, une existence en définitive paisible et harmonieuse, et, malgré la hausse continue du prix de l'immobilier, moins onéreuse que dans la plupart des villes moyennes ou grandes. La vue à elle seule, donnant de part et d'autre sur deux vallées verdoyantes, peut emporter la décision de travailler à devenir propriétaire de son appartement ou même, à condition de ne pas avoir peur des lourds travaux, d'acquérir une maison dans un des petits bourgs qui entourent C., tels Cheuvas, Balmoux, Le Born ou Trévinier. Sans doute est-il à regretter que les difficultés d'intégration

des Fontainais persistent encore, en raison de la triste renommée du quartier, fondée tantôt sur des querelles privées et des incidents remontant parfois à plusieurs générations, tantôt sur des ragots et des inventions pures et simples, favorisées par le relatif isolement géographique de la cité et que ne parvient pas encore à contredire, dans la *vox populi*, la présence d'une école maternelle, de deux écoles primaires, et d'un lycée privé. Aussi est-il juste d'affirmer qu'une certaine méfiance perdure, et que les habitants de C., considérant encore et toujours les Petites Fontaines comme une entité à part, ne s'y rendent guère que pour guetter l'apparition d'un génie du sport, pour récupérer, dans un point-relais aux horaires souples, un colis après le travail, ou bien, le dimanche soir, pour acheter les quelques paquets de cigarettes qui leur permettront de passer la nuit, jusqu'au lundi matin.

Ah, la foule des grands soirs : à peine née qu'elle converge déjà vers le vaisseau de béton tout droit issu de ces années 1980, de ces années 1990 que nous nous rappelons grises, solides, inaltérables. Ce n'est qu'une fois parvenue au pied de l'espèce de palais qu'elle hésite, indécise comme face à un sanctuaire, et vaguement inquiète du danger qu'elle court en arpentant la grande banlieue où, dit-on, les crimes sordides sont monnaie courante.

Personne ne se rend au Stade de France sans une certaine appréhension.

C'est que l'espace a été taillé à la dimension des dieux antiques, absence et soif de sang : un infini à combler par autant d'individus, de stations et de temples qu'il se peut trouver. Avec ses passerelles, ses escaliers qui permettent d'accéder partout, on dirait vraiment une aire de lancement spatial construite pour transporter l'élite de l'humanité sur une autre planète – il faut bien ça, l'envol programmé pour attirer tant de monde, tous ces gens qui ne cherchent qu'à se distinguer et là encore, épaule contre épaule, ils ignorent désirer la même chose : les plaisirs du ventre, les émotions partant du ventre. Et l'hypnose évidemment, durant trois, quatre heures, le toit d'enceinte et ses grands

disques concentriques qui occultent nos obsessions familiales, la faim, la haine ou l'amour, les étoiles.

Il s'agit d'un foyer de lumière aussi, jusqu'où les lumières de Paris ne vont pas, et en regard duquel la basilique des rois de France, dans le nord lointain, a l'air d'une loupiote sur le point de s'éteindre. Mais l'éclairage ne profite qu'au stade, au terrain encore invisible, sanctifiant plus qu'il ne repousse l'obscurité alentour, le temps d'un match, faisant difficilement rentrer la menace dans l'ombre des rues adjacentes, dans les hautes couches du ciel, au-dessus du terrain, sous les rampes du métro. À tout prendre, ça ressemble à un aéroport perdu au milieu des champs où on se croiserait sans se voir, avant-poste de la capitale et ultime illusion d'une échappatoire, juste avant les provinces de la nuit. On ne visite pas ce haut lieu pour lui-même. Comment expliquer alors qu'il ait pris cette place intime, patrimoniale dans le cœur de millions d'entre nous ?

C'est en connaissance de cause que le public de Saint-Denis se rend dans la dernière arène où se joue l'histoire : ce soir, l'équipe de France affronte l'Allemagne, pour solde de comptes dont on n'a plus aucune idée.

Il fait doux pour la saison, une dizaine de degrés d'un nuageux léger, monté en neige pour couvrir les odeurs déplaisantes, et récompenser ceux qui osent encore se risquer dehors. Les mois précédents n'ont pas été bons, le climat, l'économie, la violence frappent aux portes, la sidération qui ne connaît plus de pause, et si l'on paye cher son billet, c'est d'abord pour côtoyer cent mille personnes qu'on ne détesterait pas – une masse disposée à communier dans le sentiment de sa propre puissance, cette force du nombre dont elle ne sait que faire.

Ce soir, la foule se rend un hommage ému.

Je ne pense à rien de tout ça en sortant de la gare, mais seulement à la rencontre à venir, au score probable, à toutes ces données futiles que je mémorise sans le vouloir. Au détriment de quoi ? Venir ici ne me donne plus la boule au ventre. J'arrive en terrain connu, dans la tenue débraillée que j'aurais enfilée pour me rendre au bar, à l'épicerie en bas de chez moi. Et c'est peut-être le dédain de l'habitude qui me pousse à traverser sans un regard la première place où ne traînent jamais que

les touristes, des supporters étrangers et les néophytes perdus. Slalomant entre les groupes, je progresse rapidement sur l'artère principale conduisant au stade. J'aime franchir les contrôles d'accès avant la ruée, puis commander mon éternel sandwich aux oignons que je mange chaud, accoudé à une rambarde, sans souci des taches de sauce blanche parce que j'ai pris la précaution de passer des vêtements clairs. C'est le moment où, en contrebas, le trafic ralentit sur l'A86, et il me semble être à ma place, un peu au-dessus de la contingence, en attendant le coup d'envoi qui ne manque jamais de se produire, à l'heure dite. Mais je ne suis pas seul cette fois, et je dois ralentir pour m'assurer que mon neveu Kylian a suivi.

Tout le trajet, j'ai supporté ses bavardages de fan transi, ses découvertes insignifiantes dans la rue, dans le métro. Et je ne parle pas de sa capacité à disparaître au moindre instant d'inattention : je n'ai pas fait cent mètres sur l'avenue, que Kylian est à nouveau hors de vue. Remontant en sens inverse le flot des spectateurs, je ressens de la honte à troubler le sens d'une circulation invariable, l'ordonnancement parfaitement réglé de la soirée, et j'attends le dernier moment pour appeler Kylian à la cantonade, m'affoler, redoutant davantage d'être regardé de travers par les familles que je dois bousculer, souvent écarter de mon chemin, que de passer pour un oncle irresponsable. *Huit ans, c'est beaucoup trop jeune pour le stade*, avait dit ma sœur, elle avait eu peur pour lui des mots crus, de la cohue. Mais j'avais insisté, faisant de cette sortie un enjeu considérable devant lequel, craignant sans doute ne pas comprendre un besoin typiquement masculin, la mère célibataire avait fini par s'incliner. Peut-être était-ce ma propre solitude qui se faisait poignante, ces temps-ci, ou le sentiment d'une impasse, à vingt-six ans, qui me poussait à vouloir transmettre le meilleur de moi.